

CLAUDE MARTINE

ARTHUR
ET OLYMPE
S'ENTENDENT

roman

nrf

GALLIMARD

**ARTHUR
ET OLYMPE
S'ENTENDENT**

DU MEME AUTEUR.

nrf

LE SOUFFLE COURT.

En collaboration avec Jacques Laurent :

NEUF PERLES DE CULTURE (*à paraître*).

CLAUDE MARTINE

ARTHUR
ET OLYMPE
S'ENTENDENT

roman

nrf

GALLIMARD

3^e édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage cinquante-huit exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont cinquante-cinq numérotés de 1 à 55, et trois, hors commerce, marqués de A à C.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1951.

PRÉSENTATION DU MAUVAIS SUJET

*Court chapitre où apparaît
le héros de l'histoire.*

Mais quelle sorte de garçon était-ce, Arthur ?

Il apparut un beau matin à la conférence de propagande de la Société du Barrage de Saint-Mainbœuf, s'accota à la cloison vitrée de la pièce et ne souffla mot. Il portait superbement une houppelande militaire dont on sut plus tard qu'elle lui venait de son père, du kaki passée au bleu marine, deux fois trop grande pour lui. Quand il l'écarta, on put constater qu'il manquait des boutons à

ARTHUR ET OLYMPE S'ENTENDENT

son complet dont le pantalon était retenu, sur les hanches, par une ficelle, une ficelle ou peut-être une cravate.

Trois jours plus tard, on apprit avec quelque étonnement que ce très jeune homme était nommé directeur du Bureau de Recherches et Documentation.

Il s'installa dans ses fonctions avec un savon d'emprunt, sa valise défoncée béant sur des caleçons épars et le tome II de la *Critique de la Raison pure*. Aucune possession digne d'être mentionnée. Sa carte d'identité ? en morceaux...

L'opinion du personnel fut vite faite. Il apparut tout de suite qu'il prenait soin de ne pas retenir à lui un seul objet, qu'il ne prêtait pas un livre, mais le donnait. Il cassa bientôt la chaîne de son couteau de poche et, publiquement, se déclara soulagé, assuré de le mieux perdre.

Dans le bureau où il se mit à travailler, recevoir et dormir en même temps, les pièces roulaient de ses poches sous le lit, les papiers se cassaient, s'émiettaient hors de son portefeuille. Charriés par cette ri-

PRÉSENTATION DU MAUVAIS SUJET

vière d'indifférence, humbles, hétéroclites, marqués par une obscure fatalité, certains objets s'acharnaient pourtant à s'accrocher à lui. Avec l'obstination obtuse du chien, la patience du bouchon qui s'entête à flotter, maculés, ébréchés, avachis, ils demeuraient. On vit Arthur traîner encore — venus de quelle lointaine enfance, égarés, puis retrouvés — outre les possessions ci-dessus mentionnées, un manuel de botanique, une gourde de campeur, un porte-monnaie garçonnet et la fiche anthropométrique d'un club sportif.

Il se vêtait, se servait de ce qu'il rencontrait, qui lui tombait sous la main — sachant en mésuser avec une magistrale fantaisie : il suffisait de voir le cendrier devenir, à son gré, soucoupe, le fauteuil, lit, la cravate, fixe-chaussette. Une lame de rasoir restait enfouie des jours et des jours sous un amas de journaux périmés jusqu'à ce qu'il la rencontrât et s'en servît pour tailler un crayon. Installé sur un coin de tapis, il prenait un cache-nez pour se tenir chaud aux pieds, disposait

un quart de beurre à main droite sur un bout de carton et répandait alentour un demi-cercle de mégots. Ainsi croissait auprès de lui le fumier royal où pourrissaient de conserve la houppelande et le document « urgent » d'où il extrayait à chaque sortie, car il avait un sens exquis de sa dignité, sa paire de gants.

Les secrétaires prirent l'affaire en main; se relayèrent pour laver des chemises qu'il avait tenté de passer à l'eau dans un lavabo de fortune et que cette opération laissait striées de moires crasseuses. Il ne fut pas rare, à neuf heures du matin, de trouver une fille installée entre deux machines à écrire qui repassait le pantalon du directeur.

Cette façon de vivre dans ses propres bureaux n'était pas d'ailleurs sans présenter quelques inconvénients. On en eut un exemple le matin où il se réveilla de mauvaise humeur parce qu'il n'y avait plus de cigarettes dans sa tanière. Les brins de tabac épars dans ses tiroirs nau-séabonds, dans les plis de papiers déchi-

PRÉSENTATION DU MAUVAIS SUJET

quetés ou collés aux bouts de pain de ses poches, accrochés à ses mouchoirs sales, ne pouvaient plus lui suffire. Alors la chaussure délacée, le foulard lâche, le cheveu hérissé, le visage défait, la houpelande jetée sur son corps frêle et nu, il se mit à déambuler dans les couloirs à la recherche d'un plant de tabac. On entendit les petits cris des dactylographes surprises de rencontrer, à dix heures du matin, et dans un établissement reconnu d'utilité publique, un garçon si prodigue de ses nudités. Pendant une heure, en attendant qu'on lui découvrit un paquet de cigarettes, mal à l'aise comme l'intoxiqué auquel on retire sa drogue, il s'en prit à qui n'avait pas apporté, sur la litière de sa table de travail, le journal du matin, tint le rapport du premier rédacteur de son service pour embrouillé, enfin, en toutes choses, il montra de l'injustice et commit en outre, par extraordinaire, quelques erreurs de jugement, ce qui prouvait assez qu'il n'était pas dans son état normal.

ARTHUR ET OLYMPE S'ENTENDENT

Car bien que vivant au milieu de détritits, rapports inachevés, bouts de cigarettes, porte-plumes brisés, plans de travail esquissés, pastels commencés, tar-
telettes entamées, lettres non ouvertes, listes incomplètes, cravates effilochées, fleurs pourries de vieux bouquets, appels téléphoniques laissés sans réponse, il n'en demeurerait pas moins en ordre, irréfutable, toujours assuré de saisir l'essentiel, ayant pour lui *la parole*.

La parole : passe-droit, talisman, gagne-pain, gage universel, instrument à toute épreuve, luxe, bijou, zoizeau.

LE MOME CREVETTE

*Où il est traité de la cour
que fit Arthur à Olympe.*

Avant qu'un mois ne se fût écoulé, Arthur marqua quelque attention à Olympe.

Elle se trouvait sous ses ordres, étant rédactrice de première classe. Ce grade constituait son grand souci car, cultivée, licenciée d'anglais, elle redoutait que ses mérites ne fussent méconnus et qu'on la prît pour une vulgaire secrétaire. Elle faisait sonner cette différence en manifestant, auprès des visiteurs du Bureau de Recherches et Documentation, une par-

ticulière insolence de ton. Elle n'avait point trop à forcer son naturel pour y parvenir, ayant toujours parlé aux serveurs, aux vendeuses, sur le mode du badinage provocant qui, s'il n'était pas saisi au rebond, blessait.

Obstinément prévoyante, Olympe était le type de fille qui, toute sa jeunesse, au pensionnat, avait exigé d'être conduite par ses compagnes, quand elles dansaient, et n'avait jamais tenu le rôle du cavalier. Obéissant au même souci de se préparer au mâle et nourrissant une opinion sans doute exagérément flatteuse de l'intellect masculin, elle avait lu, page à page, soigneusement, bien des livres de poids. Ce fut ainsi qu'Arthur la surprit à la page 257 d'un Hegel et conçut pour ses facultés d'abstraction un respect qu'elle ne dut qu'à une méprise.

Toutefois sa longue habitude du célibat alliée à un vif sens du refus engageaient Olympe à s'habiller presque exclusivement en gris fer et noir. Elle faisait confiance aux gens de goût pour

qu'ils distinguassent sur son vêtement l'écharpe cyclamen et les breloques d'or qu'elle négligeait d'y joindre.

Elle fut amenée, pour des motifs de service et aussi parce qu'elle aima, tout de suite, à lui parler, à se rendre fréquemment au bureau d'Arthur. Elle s'installait cavalièrement sur la dure chaise longue qui, la nuit, servait de lit au maître du lieu. La couleur que les autres n'avaient pas su deviner sur elle, il la découvrit vite : le bleu ciel de son pantalon qu'elle dévoilait, à ce qu'elle apprit plus tard, en s'asseyant.

Prenant assez involontairement les devants, parce qu'elle avait entendu dire qu'il aimait les douceurs, elle lui proposa d'aller à quatre kilomètres de là, à Saint-Sever-le-Pont, dans la seule pâtisserie convenable de la région. Dans la crainte d'arriver après midi sonné, ils firent le trajet à une allure de chasseur alpin. Olympe suivait, les dents serrées, prise d'émulation et désireuse de ne pas manquer à un jeune homme qu'elle connaissait à peine. Se

trompant d'adresse, ils firent au petit pas de course, imperturbables et fantastiques, trois fois le tour de la place de l'Eglise, désertée parce que c'était l'heure du déjeuner, allant de l'une à l'autre boutique. Puis ils s'établirent avec leur butin, cinq douzaines de tartelettes aux cerises aigres, dans un café désuet qu'animaient seuls un comptoir peint de fleurs comme un orgue de Barbarie et un chat. Celui-ci, à la quatrième croûte de tartelette et bien qu'il eût d'abord fait montre d'un appétit à toute épreuve, les bouda, offusqué. Ils sortirent sur le cours ombré de gros hêtres pour attendre le car du retour. Arthur, dépenaillé, crasseux, le godillot expirant mais très à l'aise, grimpa sur un pan de mur chauffé par le soleil. Il commença de parler. Olympe regardait ses dents claires. Elle jugeait qu'il était de bonne compagnie.

Ce fut à partir de ces randonnées gastronomiques, reprises régulièrement, qu'Olympe put établir qu'il la poursuivait de ses assiduités. « Encore une sale

histoire sur les bras », se dit-elle. Arthur n'était pas, en effet, le premier garçon à lui faire l'honneur de la remarquer. Elle prévit les personnages déplorables qu'elle allait, une fois de plus, figurer. Elle appréhenda de jouer la fille sèche et de parole experte, puant l'institutrice, la hideuse prudente, la bêtasse qui dit non, la mijaurée pour dire oui, et non l'aimable, jamais l'aimable.

Saint-Mainbœuf était une grosse bourgade pauvre, animée par la folle activité industrielle de la Société du Barrage. A part cela, ceinte de forêts et coupée d'une rivière.

Ils se donnèrent tout naturellement rendez-vous à la baignade. C'est à peu près le seul endroit où, dans un monde civilisé, on ait l'occasion d'offrir innocemment le spectacle de son anatomie. Olympe vit Arthur s'avancer vers elle, le ventre porté en avant, appuyant avec précaution ses pieds sur un gravier hostile et cachant ses épaules dans un geste de petit garçon, en croisant haut les bras.

Dénudé, il paraissait à peine quinze ans et demi. Et vêtu, d'ailleurs, pas beaucoup plus.

Inconsidérément, elle le mit aussitôt à l'épreuve en l'invitant à s'embarquer sur un canoë. A peine le frêle esquif était-il lancé que, l'un gigotant à bâbord et l'autre à tribord, celui-ci fit demi-tour, la quille en l'air, versant Arthur d'un côté et Olympe de l'autre. Riant aux éclats, elle entreprenait déjà de repêcher les cigarettes flottantes, le siège à la dérive, les pagaies naviguant et les billets de cent francs à demi immergés quand elle vit l'expression intense d'Arthur qui nageait droit à la rive, sa petite tête hors de l'eau, tel le raton laveur, le rat d'Amérique ou le chiot qu'on eût tenté de noyer.

Ils n'en revinrent pas moins là les jours suivants et chaque fois. Arthur donnait à Olympe une courageuse marque de l'intérêt qu'il lui portait en la suivant à la nage jusqu'à une pile de pont située à cent mètres du rivage. Sur la saillie de celle-ci, il se posait pour reprendre souffle.



CLAUDE MARTINE

ARTHUR ET OLYMPE S'ENTENDENT

Arthur est un jeune homme maigriot, mal habillé et exceptionnel. Olympe est assez normale pour être séduite par l'exception.

Après avoir négligemment commencé par où les autres finissent, les deux jeunes gens, par des voies détournées, atteignent à un sentiment assez commun : l'amour.

Pour le reconnaître, il leur faudra s'aventurer avec humour dans nombre d'auberges villageoises et bars parisiens, cohabiter par intermittence et consommer un nombre réglementaire d'infidélités.

Les progrès de leur entente sont analysés avec une précision à laquelle nos classiques auteurs de maximes nous ont habitués tandis que de candides audaces de détails marquent la limite qu'atteint aujourd'hui la franchise.

Voilà ce qui donne le ton à un livre où l'ironie permet à l'auteur d'exprimer avec réserve des sentiments forts et de composer en somme un "art d'aimer sans en avoir l'air".

ROMANS et NOUVELLES

(Publications Janvier-Juillet 1951)

MARCEL BISIAUX

Jeanne

MICHEL CASTE

Voulez-vous vous marier ?

MARCELLE CASTELIER

Leur Solitude

LÉO-PAUL DESROSIERS

L'Ampoule d'Or

LADISLAS DORMANDI

La Vie des Autres

La Péniche sans Nom

NICOLE DUTREIL

Tout finit au Port

JEAN GIONO

Les grands Chemins

PHILIPPE HÉDUY

Sainte-Catherine

PIERRE MAC ORLAN

La Clique du Café Brebis

suivi du Petit Manuel du

parfait Aventurier

FÉLICIEN MARCEAU

Capri, petite Ile

PIERRE MOINOT

Armes et Bagages

GUY MAZELINE

LE ROMAN DES JOBOURG, IV

Valfort

OUT-EL-KOULOUB

Le Coffret hindou

JACQUES PERRET

La Bête Mahousse

WILNA SALINAS

La Faiblesse d'aimer

HENRI THOMAS

Les Déserteurs

LOUISE DE VILMORIN

Julietta